



Quant la Suisse? par M. Strahm, UBS Zurich

«En ce qui concerne les vérifications et les contrôles, nous sommes probablement parmi les plus sévères» a souligné récemment M. Robert Holzach, directeur général de l'UBS, lors d'une interview radiodiffusée. «Car nous (les banques) avons tout intérêt à ne pas accepter des fonds susceptibles de nous causer des problèmes, que la presse s'empresserait d'exploiter, ou des difficultés avec certains gouvernements. Prendre de tels risques n'est même pas payant!»



En cette «Année de l'enfant», le père Noël est particulièrement occupé. Il doit ainsi se rendre dans les seize centres d'accueil hébergeant des enfants de réfugiés d'Indochine. Ces enfants — plus de 400 — ne connaissent pas encore le père Noël. Mais celui-ci ne les a pas oubliés. A chacun il va remettre des friandises et une lettre UBS contenant déjà un joli montant.

ses. Selon des sources françaises, elles ont été fournies aux Douanes françaises par des employés de la banque. Une liste a été vendue aux Douanes, pour 1,5 million de FF (400 000 francs), par un informaticien alsacien, M. Wagner. Une autre a été retrouvée au domicile d'une Suissesse habitant Nice, Mme Gabrielle B., l'amie d'un escroc corse. Celui-ci, nommé Graziani, affirme l'avoir achetée à un employé de l'UBS.

La troisième liste, enfin, a été trouvée par les douaniers d'un poste-frontière dans la voiture d'un autre employé de l'UBS, assez imprudent ou téméraire, ou compatissant pour les malheurs des socialistes français, pour passer la douane avec un document aussi convoité.

On peut donc supposer que certains employés de banque suisses deviennent négligents. Ou qu'ils se laissent séduire par la jolie récompense que les douaniers français offrent à leurs «aviseurs». Ou encore que certains sont écœurés par les trafics dissimulés par le secret bancaire. Une personnalité proche du Parti socialiste suisse affirmait récemment: «Depuis quelques années, je rencontre de plus en plus d'employés de banque, pas forcément des membres du parti, qui sont très troublés par les pratiques de leurs employeurs.»

Dès lors, pour les banquiers comme pour le reste du pays, il se pourrait que le secret bancaire perde une bonne partie de ses attraits. Il contribue à donner une vilaine image de la Suisse. Il provoque des remous de plus en plus fréquents. Et puis, s'il se confirme que des autorités étrangères, faisant appel à des informateurs et de puissants ordinateurs, sont capables de le pénétrer, la confiance va disparaître. Les profits vont fondre.

Enfin, en Suisse même, le secret bancaire est rendu responsable de la hausse démesurée du franc, qui pénalise et tue parfois les industries d'exportation. Alors, ne serait-il pas temps de revoir les formes du secret bancaire, pour éviter notamment qu'il serve à couvrir des opérations douteuses?

Sans le vouloir, avec les listes de l'UBS, les socialistes français viennent de rendre service aux socialistes suisses. Leur initiative «contre les abus de secret bancaire» sera soumise au peuple dans quelques mois. L'affaire des listes amorce la campagne électorale. Justement, le PSS était inquiet parce qu'il n'a pas les moyens financiers se répondre à l'intense campagne des banquiers, qui dépensent des millions depuis plusieurs années.

Aujourd'hui, grâce aux douaniers français, les partisans de l'initiative disposent d'arguments concrets, difficilement contestables, prouvant que les banquiers suisses ont parfois une notion très élastique de la vérité.

Au printemps prochain, le PSS, l'USS et les tiers mondistes pourront proposer au peuple suisse de réformer élégamment le secret bancaire. Avant que la Suisse y soit contrainte par les événements et les pays voisins. «Cette affaire montre que la Suisse ne peut plus être un îlot hors-la-loi au milieu d'un monde en crise», dit M. Strahm, l'un des promoteurs de l'initiative contre les abus du secret bancaire.

Un titre parfaitement d'actualité. ■ Francis Gradoux

## BREAKDANCING DANSE EN TRANSE SUR NEW YORK

Les jeunes Américains saisis par une nouvelle danse. On s'éclate à travers New York

«What a feeling!» Les breakdancers, ces nouveaux héros du bitume new-yorkais, virevoltent, tournoient, sautent, glissent, culbutent. Ils se contorsionnent, s'élancent, retombent. Sans jamais se blesser. Les cols blancs se sont arrêtés devant ce spectacle pour le moins insolite à Wall Street. Ils en ont oublié leur lunch. Un Portoricain avance lentement, comme dans un film projeté au ralenti. Silhouette bien moulée dans un jean élimé, Eddy, c'est son nom, porte en bandoulière un *beat box* (rythmeur). Les autres acrobates, eux, miment maintenant, le corps parcouru de courants électriques. Ils se taquent. «What a feeling!»

Le breakdancing, que nous découvrons sur les écrans dans le film «Flashdance», explose en ce



Après le disco, le rap, le hip-hop: le breakdancing

moment dans les rues de New York. Littéralement, c'est la danse «cassée». Chacun y développe ses propres figures, au hasard de son imagination, de son instinct, comme dans un concours de patinage libre. Quant à l'ensemble, il est rythmé par les Rycky James, Michael Jackson et autres grands *Master flash* et ces cinq furieux, ces nouveaux sorciers du Bronx et de Harlem qui ont déferlé sur la ville.

Le breakdancing n'a ni foi ni loi. Pour le saisir, il faut battre la semelle aux quatre coins de la mégapole. Car ces enfants fous dansent quand l'envie leur prend. A minuit, à midi. N'importe où. Jamais au même endroit. Devant des groupes de spectateurs formés au hasard de ces parties-guérillas improvisées. En dépit de cette anarchie, le breakdancing, comme toute mode aux Etats-Unis, se targue déjà de posséder son code, ses temples, ses héros. Cette folie a déjà son film totem, «Flashdance» qui est au breakdancing ce que «Saturday night fever» fut au disco.

Pour tout bagage, le breakdancer n'a besoin que de ses énormes baskets, d'une casquette de base-ball rivée sur la tête. Son meilleur pote, c'est le gros «Sony» qu'il porte, comme un facteur sa sacoche. Les Blancs ont surnommé ces radiocassettes métallisées qui crachent un funk de feu, des *ghettos' blasters*, l'explosif des ghettos. Les discos dans le vent se sont vite mis au



diapason de ce nouveau culte. Le disc-jockey bon chic bon genre a été chassé par le *toaster* des nuits noires de Brooklyn ou de Spanish Harlem. Le nouveau DJ n'est autre que le grand as du *scratching* (grattage), une technique liée au breakdancing, qui consiste à fausser le son en retardant et en inversant la platine, en changeant la vitesse du disque. Sans lever l'aiguille. Les magiciens de Sugar Hill ont remplacé les musiciens de scène. Comme les breakdancers, ils remontent le temps, se lancent dans l'avenir... Pour retomber toujours sur leurs pattes.

Pour les connaisseurs, le breakdancing est une des formes ultimes dans la danse, une fusion d'influences chorégraphiques, sorte de *melting-pot* créé par les derniers grands courants d'immigration de couleur. Les mouvements de tête sont inspirés de la *capoira* brésilienne; la gym du lycée, les tournois de basket ont façonné des danseurs aux jambes athlétiques.

La gestuelle plonge ses racines dans les mimes style Marcel Marceau. Le torse se bombe au rythme du jazz dansé, décomposé. Le tout baigne dans la nouvelle culture afro-latino-américaine qui fait fureur aux Etats-Unis, la même qui a donné naissance aux ancêtres du breakdancing que sont le *rap*, le *hip-hop*, l'*electric-boogie*.

La scène se passe dans la gigantesque station de métro de Grand Central. Sur le quai un *Latino* en short scintillant entame une étonnante danse de Saint-Guy. Sa radio hurle « *What a feeling* », le hit de « *Flashdance* ». Les banlieusards sont ébahis. Dans un mouvement brusque, il flirte avec le danger en se penchant sur les rails de l'express. Va-t-il basculer? « *What a feeling!* » Les gens applaudissent, crient. Voilà qu'un policier l'interpelle. Pas de musique dans le métro. Les quolibets fusent. Le shérif du *subway* n'en revient pas. Avant, on le félicitait plutôt quand il arrêta un perturbateur, noir de surcroît. Mais, aujourd'hui à New York, on ne peut plus tirer sur le pianiste. ■

Marc Roche



« *Liberty* » (No 12) contre « *Australia II* » : les « *Aigles* » américains contre les « *Kangourous* » ;

## COUPE AMERICA LA BOTTE SECRÈTE DES "KANGOUROUS"

*Cent trente-deux ans que les Américains détiennent l'« America Cup ». Que d'énergie, de fortunes – et de trésors d'inventions techniques aussi – englouties pour arracher ce trophée à l'Amérique ! Cette année, les Australiens, avec « Australia II », avaient les dents particulièrement longues*

Prenez deux bateaux; deux voiliers superbes. Engagez d'un côté un équipage de « Kangourous » australiens et de l'autre les « Aigles » américains. Donnez un enjeu d'importance, un « challenge » : une Coupe qui fait partie du patrimoine américain. Ajoutez un zeste d'espionnite, un tapis vert, quelques stratèges, un Morget changeant et vous obtiendrez un duel à la voile qui fera oublier au monde ses horreurs, le temps d'une régates.

Il faut dire que l'Histoire est vraiment au rendez-vous de cette course au prestige. Imaginez que la Coupe de l'« America » – l'« *Auld Mug* », un affreux vase d'argent sans fond – avait été enlevée aux Anglais il y a 132 ans,